

LES CANADIENS ET LA FEUILLE D'ÉRABLE À SUCRE : PORTRAIT D'UN SYMBOLE

Par Patrick Blanchet, directeur général, Société d'histoire forestière du Québec
et Martin Hébert, Ph. D., professeur d'anthropologie à l'Université Laval et administrateur de la SHFQ



Le « Bigleaf Maple » - *Acer macrophyllum*, Pursh - Foliage.

Les Canadiens viennent de traverser une période de grande effervescence nationale. Hôte des Jeux olympiques d'hiver, la ville de Vancouver a été inondée d'une véritable mer rouge de drapeaux unifoliés. Malgré la présence marginale du « Bigleaf Maple » (*Acer macrophyllum*, Pursh) indigène à la province, le nombre de feuilles d'érables imprimées pour l'événement a probablement représenté, pendant deux semaines, le plus gros peuplement du genre *Acer* de la Colombie-Britannique !

« Comment la feuille de l'érable à sucre, un arbre pourtant écologiquement associé à l'Est du Canada, en est-elle venue à jouer le rôle d'un symbole national unificateur *ad mare usque ad mare* ? »

Les origines du gentilé « Canadien »

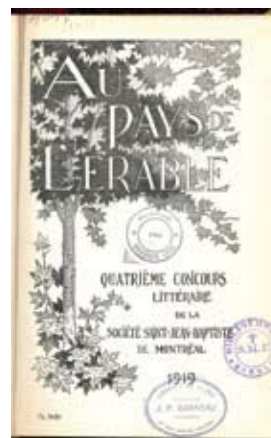
Pour mieux comprendre le choix de l'usage de la feuille d'érable comme emblème des Canadiens, il est nécessaire, d'abord, de retracer l'origine de ce gentilé. Les premières mentions écrites du mot « Canadien » remontent à la Nouvelle-France. Elles permettaient alors de distinguer les natifs de la vallée du Saint-Laurent des coloniaux en provenance du Vieux Continent. En fait, l'appartenance aux territoires fut le premier trait distinctif du peuple canadien. À la suite de la Conquête anglaise et jusqu'au milieu du 19^e siècle, les descendants des premiers colons français furent les seuls à être identifiés comme des Canadiens. À titre d'exemple, l'un des premiers romans à exposer les mœurs des Canadiens, écrit par Philippe-Joseph Aubert de Gaspé (1786-1871) en 1863, *Les anciens Canadiens*, décrivait une société d'origine française, de religion catholique et vivant sous l'ancien régime seigneurial. Les conquérants et les immigrants originaires des îles Britanniques étaient, quant à eux, identifiés en fonction de leur mère patrie sous l'ethnonyme « British ». Dans les années 1830, époque de grands tourments, les Canadiens choisirent un saint patron et une date pour célébrer leur nation en formation.

La feuille d'érable, symbole de la fête de la Saint-Jean-Baptiste !

Au moment de la fondation de la Nouvelle-France, les colons d'origine française soulignaient la fête de la Saint-Jean-Baptiste. Cette pratique remontait au moins jusqu'à l'époque antique où les peuples païens avaient comme tradition d'accueillir le solstice d'été en allumant de grands feux de joie.



Tableau représentant la première célébration de la Saint-Jean-Baptiste à Montréal, en 1834.



Présentation d'un concours de la Société Saint-Jean-Baptiste. On peut voir que le symbole de l'érable est toujours, en 1910, un symbole canadien-français.

En 1834, inspirés par les Irlandais qui célébraient leur nation à la Saint-Patrick, des patriotes entreprirent de faire de la Saint-Jean-Baptiste une fête proprement nationale, célébrant le peuple canadien et introduisant, dans le processus, la feuille d'érable comme symbole identitaire :

«Après le repas, on «enlève la nappe», comme le veut une expression de l'époque, pour passer à la partie patriotique de la soirée. À la fin de son discours, Ludger Duvernay lance le célèbre toast en l'honneur du «peuple, source primitive de toute autorité légitime». Ce faisant, il vient de doter le peuple canadien d'une fête nationale qui se perpétuera comme symbole de notre continuité historique, puisque la fête de la Saint-Jean était célébrée à Québec aux premiers temps de la colonie. À cette occasion, Duvernay aurait aussi proposé d'adopter la feuille d'érable comme emblème national du Bas-Canada!.»



Le Canadien, premier journal à utiliser la feuille d'érable en frontispice, le 15 novembre 1839.

Deux ans plus tard, le journal *Le Canadien*, dirigé par Étienne Parent, changea les emblèmes de sa première page pour l'agrémenter de la feuille d'érable et de l'image du castor. Dans le numéro où apparurent ces symboles, celui du 24 novembre 1836, les dirigeants du journal expliquaient ainsi

leur choix: «Ce frontispice n'a guère besoin d'explications: les emblèmes qu'il renferme sont tous faciles à comprendre. Le principal, la feuille d'Érable, a été comme on sait, adopté comme l'emblème du Bas-Canada, de même que la Rose est celui de l'Angleterre, le Chardon de l'Écosse et le Trèfle de l'Irlande». Le journal portait alors comme devise «notre langue, notre foi et nos lois» représentant les intérêts de la communauté canadienne essentiellement francophone, catholique et régie par le système seigneurial et les lois civiles françaises.

Un territoire, une nation, un symbole

La feuille d'érable sembla un choix sensé pour symboliser cet attachement dans la mesure où la totalité de la population canadienne de l'époque était installée à l'intérieur d'un des trois sous-domaines écologiques de l'érablière (voir l'article de Miroslav Grandtner). Les Montréalais et les nouveaux riverains de la région de l'Outaouais étaient établis dans l'érablière à caryer cordiforme, les Trifluviens et les Québécois,



Gravure illustrant les symboles de l'Association forestière de la province de Québec en 1890.

dans l'érablière à tilleul, et quelques colons plus aventureux commençaient à défricher dans l'érablière à bouleau jaune. L'identification au territoire était un élément essentiel au nationalisme canadien du 19^e siècle.

Pour un Canadien de l'époque, la nature était la forêt, la forêt était une érablière et dans l'érablière, l'érable à sucre était l'espèce la plus importante tant au niveau économique qu'esthétique. Jean-Charles Chapais, dans son *Guide illustré du sylviculteur canadien* publié en 1883, écrivait à son sujet :

«Nous voici arrivé à l'arbre le plus intéressant peut-être de notre pays. Les nombreux côtés utiles de cette essence, tels que l'excellence de son bois pour la menuiserie, l'ébénisterie et le charronnage, sa bonne qualité comme combustible, la précieuse propriété que possède sa sève à donner à peu près cinq pour cent d'un sucre d'une qualité supérieure, et la beauté sans rivale de son feuillage, l'ont fait adopter conjointement avec l'industriel castor, comme emblème de la nationalité canadienne française².»

Une sève protectrice

Si le bois d'érable fut utile et recherché, c'est manifestement la production de sucre qui distingua cette espèce de toutes les autres plantes forestières. L'érable est à la fois un produit agricole et un produit forestier, dualité à l'image de la nation d'agriculteurs et de forestiers dont faisaient partie les Canadiens. Qui plus est, si la forêt a toujours été un ennemi à combattre pour les défricheurs, l'érablière tint une place à part dans l'imaginaire forestier canadien. Le

1. Denis Monière, «Les deux fondations de la SSBJ», *Le Devoir*, 13 juin 2009.

2. Jean-Charles Chapais, *Guide illustré du sylviculteur canadien*, Montréal, Eusèbe Sénécal et Fils, 1883, p. 43.

roman d'Antoine Gérin-Lajoie (1824-1882), *Jean Rivard, défricheur*, publié pour la première fois en 1862 dans *Les Soirées canadiennes*, traduisait formidablement cette différence. Voici comment l'auteur décrit la lutte de deux héros défricheurs contre la forêt :

«[...] tous deux étaient armés en guerre, marchant ensemble contre l'ennemi commun; cet ennemi, c'était la forêt qui les entourait, et à travers laquelle les deux vaillants guerriers devaient se frayer un passage. Les travaux de nos défricheurs n'étaient plus autre chose que des batailles sanglantes; chaque soir on faisait le relevé du nombre des morts et on discutait le plan de la campagne du lendemain. Les morts, c'étaient les arbres abattus dans le cours de la journée; les plus hauts étaient des généraux, des officiers; les arbrisseaux n'étaient que de la chair à canon³.»

Mais un sort différent fut réservé aux érables :

«À l'une des extrémités de la propriété de Jean Rivard se trouvait, dans un rayon peu étendu, un bouquet d'environ deux cents érables; il avait dès le commencement résolu d'y établir une sucrerie. Au lieu d'immoler sous les coups de la hache ces superbes vétérans de la forêt, il valait mieux, disait Pierre, les faire prisonniers et en tirer la plus forte rançon⁴.»

La conservation d'érablières pour produire le sirop semble donc avoir profité à la sauvegarde de plusieurs boisés dans la vallée du Saint-Laurent. Elle aurait ainsi contribué à façonner les paysages qui allaient inspirer le choix d'un symbole national.

Un symbole pour deux peuples fondateurs

Après les rébellions de 1837-1838, le mouvement national identitaire des Canadiens, dirigé par les patriotes, fut écrasé par le pouvoir en place. Toutefois, le mouvement eut pour conséquence l'élaboration de nouvelles constitutions, soit l'Acte d'Union en 1842 et l'Acte d'Amérique du Nord britannique en 1867. Graduellement, les natifs d'origine anglaise du pays commencèrent à s'identifier à ce territoire. L'idée des deux peuples fondateurs et de l'indépendance du Canada vis-à-vis du Régime britannique naquit dans le cœur de l'autre solitude. Chez les habitants du Haut-Canada se consolidait alors une identité propre, qui allait, elle aussi, prendre la feuille d'érable comme emblème.

Le premier usage de la feuille d'érable comme symbole identitaire au Canada anglais remonterait à 1848, dans une publication littéraire de Toronto, *The Maple Leaf*, qui la présentait comme l'emblème choisi pour représenter les deux Canada. Cent ans plus tard, la feuille d'érable sera officiellement consacrée unique symbole de la fédération canadienne.

La consécration officielle du symbole canadien

Le 15 février 1965, des dignitaires de tout le Canada se réunirent sur la colline du Parlement, à Ottawa. Sur le coup de midi, le Canada devint, cette journée-là, le deuxième pays au monde, après le Liban, à utiliser une espèce forestière comme symbole de son identité nationale. On descendit le « Red Ensign », portant l'Union Jack britannique et l'écu des



Feu à brimbale, technique ancienne de cuisson et de transformation de la sève d'érable en sucre.

3. Jean-Charles Chapais, *Guide illustré du sylviculteur canadien*, Montréal, Eusèbe Sénécal et Fils, 1883, p. 43.

4. Antoine Gérin-Lajoie, « Jean Rivard, défricheur », publié pour la première fois dans *Les Soirées canadiennes*, en 1862.

armoiries royales du Canada, pour y hisser l'unifolié canadien. Ce drapeau à la feuille d'érable, symbole de la minorité francophone depuis plus d'un siècle, avait été proposé par le premier ministre Leaster B. Pearson lui-même dans l'espoir d'offrir un plus grand sentiment d'appartenance en cette période d'effervescence identitaire des Québécois.



Le « Red Ensign », drapeau du Canada avant 1965.

Au jour de l'inauguration, le président du Sénat de l'époque, Maurice Bourget, un Canadien français notoire, s'enorgueillit de ce que le nouveau drapeau représentait « sans l'ombre d'un doute » l'unité de la nation et de tous les citoyens du Canada « sans distinction de race, de langue, de croyance ou d'opinion ». Ironiquement, la date choisie pour hisser l'unifolié au mât du parlement canadien coïncidait avec une autre date, beaucoup plus sombre, de l'histoire du pays : celle de la pendaison, cent vingt-six ans plus tôt jour pour jour, de François-Marie-Thomas Chevalier de Lorimier et de quatre autres patriotes condamnés pour avoir lutté au nom de ceux qui, de leur temps, étaient les seuls à porter le nom de Canadiens.



Le drapeau canadien : une feuille d'érable stylisée.

On peut s'imaginer la surprise des initiateurs de la Saint-Jean-Baptiste de 1834 s'ils avaient appris qu'un jour le symbole national dont ils venaient de se doter figurerait au centre même du drapeau d'une majorité de descendants britanniques. Pour un œil averti, par contre, la « feuille d'érable » de l'unifolié est à peine reconnaissable. Elle n'a ni les lobes palmés et ni les sinus arrondis (entre les lobes) qui caractérisent la feuille de l'*Acer saccharum*. Les anciens Canadiens n'auraient probablement pas été surpris de constater que l'ambiguïté de la feuille d'érable comme symbole « canadien » se reflète jusque dans la morphologie même de la feuille représentée sur le drapeau actuel. Ils auraient compris que pour représenter une unité nationale largement imaginaire, il n'y a rien de mieux qu'une feuille largement imaginée.



François-Marie-Thomas Chevalier de Lorimier.



Pendant les rébellions de 1837-1838, le drapeau dit de « Saint-Eustache » ou de « Deux-Montagnes » flotta au moment de la bataille de Saint-Eustache, le 14 décembre 1837. On peut y voir de haut en bas un maskinongé au centre d'une couronne d'aiguilles et de pommes de pin. En bas de ce groupe d'icônes, un dernier symbole est présent, soit une branche de feuilles d'érable.

« Les plaies de mon pays se cicatriseront après les malheurs de l'anarchie et d'une révolution sanglante. Le paisible canadien verra renaître le bonheur et la liberté sur le Saint-Laurent ; tout concourt à ce but, les exécutions mêmes, le sang et les larmes versés sur l'autel de la liberté arrosent aujourd'hui les racines de l'arbre qui fera flotter le drapeau marqué de deux étoiles des Canadiens. Je laisse des enfants qui n'ont pour héritage que le souvenir de mes malheurs. »

- De Lorimier, 14 février 1839, prison au Pied-du-Courant, à Montréal.



QUELLE EST L'ORIGINE DU SIROP D'ÉRABLE ?

L'origine du sirop d'érable : Autochtones et Français à l'époque de la Nouvelle-France



« La fabrication du sucre d'érable au Canada », gravure publiée dans *L'Opinion publique* du 31 mai 1877.

L'historien jésuite, Lucien Comeau, est l'un de ceux qui a le plus creusé la question des origines du sucre d'érable. Selon lui, cette question reste posée depuis longtemps : « Comment a commencé l'exploitation du sucre d'érable ? ». Un témoignage de 1722 du Jésuite Joseph-François Lafitau (1681-1746) serait à l'origine d'une idée préconçue, celle que les Européens auraient appris des Amérindiens le procédé de production. Pour l'historien, ce témoignage seul ne peut certifier cette transmission, d'autant plus que la totalité de la très abondante littérature des Relations des Jésuites au 17^e siècle ne traite jamais de ce procédé de transformation de la sève en sucre. En fait, la plupart des mentions relèvent que les Amérindiens connaissaient le goût sucré de l'eau d'érable qu'ils recherchaient, mais ne semblent pas avoir utilisé le procédé de production du sucre. L'historien explique : « Ce silence sur le sirop et le sucre d'érable, productions si spéciales du nouveau continent, ne serait pas naturel si ces aliments avaient déjà été connus et usuels avant 1672 [...] tout compte fait, jusqu'en 1670, seule la connaissance de l'eau d'érable est établie, non la production du sirop et du sucre à partir d'elle. Le silence, sur une invention aussi remarquable, fait conclure à l'inexistence du procédé⁵. »

En contrepartie, les nations autochtones avaient les technologies appropriées pour réduire de petites quantités de sève en résine, notamment la sève de bouleau, pour fabriquer un adhésif permettant de fixer les pointes de flèches aux flèches elles-mêmes. Il est aussi fort probable que les Premières Nations « épaississaient » l'eau d'érable à l'aide de pierres chauffées déposées dans des récipients de céramique. Cependant, même si ce processus avait pour effet de rendre l'eau plus concentrée en sucre, le point d'ébullition nécessaire pour fabriquer le sirop ne pouvait être atteint de cette manière. Par ailleurs, le sucré n'a jamais été au goût des Amérindiens ; c'est une saveur très peu présente dans les diètes traditionnelles, à part dans les fruits consommés. La production du sirop d'érable, telle que nous la connaissons, est probablement une technique empruntée à la production de mélasse dans les Caraïbes. Dès le XVII^e siècle⁶, les colonies françaises de cette région possédaient déjà une industrie sucrière bien développée, fondée sur une plante, la canne à sucre, et des techniques millénaires importées d'Asie et du Moyen Orient. Des colonies françaises du sud vers celles du nord, le procédé consistant à produire de la mélasse en faisant bouillir l'eau tirée du pressage de la canne à sucre a pu se transformer en celui permettant la transformation d'eau d'érable en sirop.

5. Lucien Campeau, « Les origines du sucre d'érable », dans *La Société des Dix*, n° 45 (1990), p. 55.

6. Ligon, Richard (1673) *A true & exact history of the island of Barbadoes*: illustrated with a map of the island, as also the principal trees and plants there, set forth in their due proportions and shapes, drawn out by their several and respective scales: together with the ingenio that makes the sugar, with the plots of the several houses, rooms, and other places, that are used in the whole process of sugar-making. [microfiche] Londres: Peter Parker et Thomas Guy.